senté sur le théâtre Montansier, le 11 décembre 1798.

ANTIPATHIQUE adj. (an-ti-pa-ti-ke — rad. *antipathie*). Contraire, opposé, qui répugne instinctivement. Se dit des personnes et des choses : *Cet homme m'est* ANTIPATHIQUE. (Acad.) *Ces deux personnes-là ont des humeurs* ANTIPATHIQUES. (Acad.) *Pour le saint-siége, toute condamnation est un acte* ANTIPATHIQUE, *auquel il ne recourt qu'à la dernière extrémité.* (J. de Maistre.) *Je me contenterai de vous indiquer ce qui m'est* ANTIPATHIQUE : *les vers qui n'ont de mérite que la facture, et qui sont vides de pensées et de sentiment, les comédies qui sont vides d'intérêt et d'esprit, et qui sont écrites avec un ton trivial.* (Mlle de Lespinasse.) *Les peuples agricoles,* ANTIPATHIQUES *au commerce et à la navigation, n'ont rien à nous apprendre des premiers efforts de la géographie.* (M.-Brun.) *Il le rendit robuste, agile et hardi, sympathique à ce qui était bon et bien,* ANTIPATHIQUE *à ce qui était méchant et mauvais.* (E. Sue.) *Vous ne saurez jamais ce que c'est que de vivre chaque jour, chaque heure, chaque minute, avec un être qui vous est odieusement* ANTIPATHIQUE. (E. Sue.) *J'étais presque décidé à refuser une pensionnaire dont les mœurs me semblèrent* ANTIPATHIQUES *à celles de ma maison.* (Balz.) *La domesticité est beaucoup moins* ANTIPATHIQUE *à la femme qu'à l'homme.* (Proudh.) *Démocratie et esclavage sont deux termes* ANTIPATHIQUES. (L. Jourdan.) *Au milieu de cette corbeille galante des fleurs animées qui jadis embellirent les bosquets de Versailles, nous distinguons madame de Maintenon, la prude* ANTIPATHIQUE. (Anat. de la Forge.) *Si elle est* ANTIPATHIQUE *à ce mariage, peut-être ouvrirait-elle l'oreille à quelque autre proposition.* (Alex. Dum.) *Le doute est aussi* ANTIPATHIQUE *à la femme que la complète incrédulité.* (Michon.) *Si la fortune place sur la même route deux hommes également avides de biens, d'honneurs, de renommée, ils ne tarderont pas à être* ANTIPATHIQUES *l'un à l'autre.* (Marlès.) *Une limite quelconque est tout ce qu'il y a de plus* ANTIPATHIQUE *à notre étendue d'esprit.* (Renan.) *La navigation et la civilisation semblent* ANTIPATHIQUES *aux Sémites.* (Renan.) *La déclamation ne m'est guère moins* ANTIPATHIQUE *que l'esprit de chimère, dont elle est la digne sœur.* (Nisard.)

C'est cet amour du vrai, ce zèle *antipathique*
Contre tout faux brillant, tout éclat sophistique.
L. Racine.

— Se dit aussi en parlant des animaux : *La marmotte est, comme le chien,* ANTIPATHIQUE *avec le chat.* (Buff.)

— Peint. *Couleurs antipathiques,* Couleurs qui ne s'accordent pas bien ensemble, qui font disparate : *Les grands coloristes ne reconnaissent pas ou paraissent ne pas reconnaître de couleurs* ANTIPATHIQUES ; *ils ont le secret d'établir l'accord entre celles qui semblent les plus ennemies.* (***)

— **Antonymes.** Bienveillant, favorable, sympathique.

ANTIPATRIDES, nom donné à la dynastie macédonienne fondée par Cassandre, fils d'Antipater, général d'Alexandre. Les principaux princes de cette dynastie sont : Cassandre, le fondateur (317 av. J.-C.) ; Philippe, son fils aîné (301) ; Antipater II, second fils de Cassandre (296) ; Alexandre, autre fils de Cassandre ; enfin, cette race s'éteignit dans la personne d'un fils de Philippe, qui ne régna que quarante-cinq jours (280).

ANTIPATRIOTE s. m. (an-ti-pa-tri-o-te — de *anti*, et *patriote*). Celui qui manque de patriotisme, qui ne prend point à cœur la gloire, les intérêts de sa patrie : *Les* ANTIPATRIOTES, *dont le parti est dispersé et non détruit, ne fomenteront-ils pas de nouveaux troubles?* (Grégoire.)

ANTIPATRIOTIQUE adj. (an-ti-pa-tri-o-ti-ke — de *anti*, et *patriotique*). Opposé au patriotisme, à l'amour de la patrie ; se dit des sentiments, des actes, des principes, mais non des personnes : *Cette allégation est inhumaine,* ANTIPATRIOTIQUE. (Volt.) *Le sophisme qui attaque les principes du droit privé est* ANTIPATRIOTIQUE *et antinational.* (Villem.)

ANTIPATRIOTISME s. m. (an-ti-pa-tri-o-ti-sme — de *anti*, et *patriotisme*). Sentiment opposé au patriotisme, à l'amour que l'on doit avoir pour sa patrie.

ANTIPATRIS, ville de l'ancienne Judée, sur la route de Jérusalem à Césarée, dans une belle et fertile contrée. Elle portait primitivement le nom de *Chapharsalama*, ou *Chapharséba*, mais Hérode l'ayant agrandie, lui donna le nom de son père, Antipater.

ANTIPAXO, une des îles Ioniennes, entre Corfou et Céphalonie, sur la côte d'Épire, vis-à-vis le golfe d'Arta, au S.-E. et en face de Paxo, dans la Méditerranée. Culture de la vigne, de l'olivier et des arbres fruitiers.

ANTIPE s. m. (an-ti-pe — du gr. *anti*, contre ; *pous*, pied). Entom. Genre de coléoptères tétramères, voisin des gribouris, renfermant une seule espèce, qui vit au cap de Bonne-Espérance.

ANTIPÉDICULEUX, EUSE adj. et s. m. (an-ti-pé-di-ku-leu, eu-ze — du gr. *anti*, contre, et de *pediculus*, pou). Méd. Se dit des substances propres à tuer, à détruire les poux.

ANTIPELLICULAIRE adj. (an-ti-pèll-li-ku-lè-re — de *anti*, et *pellicule*). Qui fait tomber les pellicules de la tête : *Préparation, pommade* ANTIPELLICULAIRE.

ANTIPÈNE. Temps hér. Père d'Alcide et d'Androclée.

ANTIPÉNIDE. Temps hér. Nom donné aux descendants d'Antipène, et particulièrem. à Alcide et à Androclée.

ANTIPÉRIODIQUE adj. et s. m. (an-ti-pé-ri-o-di-ke — de *anti*, contre, et *périodique*). Méd. Se dit des médicaments doués de la propriété de prévenir et d'arrêter les accès des maladies intermittentes ou périodiques, telles que les fièvres intermittentes, les névralgies. ‖ On donne aussi à ces médicaments le nom de FÉBRIFUGES.

— **Encycl.** Le quinquina et ses préparations se placent en tête des *antipériodiques* ou *fébrifuges ;* viennent ensuite l'acide arsénieux (4 à 5 cuillerées à café par jour d'une solution contenant 1 gramme d'acide arsénieux dans 1,000 grammes d'eau) et un certain nombre de matières végétales douées d'une grande amertume, telles que l'écorce de saule et la salicine qui en provient, les feuilles de houx, l'écorce de marronnier d'Inde, l'écorce de chêne, les capsules du lilas commun, le café non torréfié, la racine de gentiane, le colombo, le bois de quassia amara, l'absinthe, la camomille, l'alkékenge, la petite centaurée.

Les *antipériodiques* s'emploient ordinairement, mais non exclusivement, dans les fièvres intermittentes. Le nom de *fébrifuge*, qui exprime cet emploi habituel, donne une idée incomplète de leur action thérapeutique. Ainsi, les préparations de quinquina sont opposées avec succès à toute espèce d'accident morbide revenant d'une manière périodique, soit lorsque cet accident est isolé, soit lorsqu'il se manifeste dans le cours d'une maladie : « On les voit, dit M. Racle, calmer ou guérir des palpitations, des douleurs, des vomissements périodiques, même quand ces accidents se rattachent à une cause permanente, comme une lésion chronique du cœur, de l'estomac, etc. »

Les *antipériodiques* ne sont pas exclusivement doués de la propriété de combattre les affections ou accidents périodiques. S'ils sont indiqués dans ces affections et ces accidents, quelle qu'en soit la cause, ils le sont également dans toutes les maladies d'origine miasmatique, quelle qu'en soit la manifestation. Aussi, dans les pays de marais, désigne-t-on sous le nom de *maladies à quinquina* toutes les maladies causées par des miasmes paludéens, qu'elles soient intermittentes ou continues.

ANTIPÉRIPATÉTICIEN s. m. (an-ti-pé-ri-pa-té-ti-si-ain — de *anti*, et *péripatéticien*). Philosophe opposé à la doctrine des péripatéticiens : *Tous les penseurs distingués, au* XVIe *siècle, ont été* ANTIPÉRIPATÉTICIENS. (V. Cousin.)

ANTIPÉRISTALTIQUE adj. (an-ti-pé-ri-stal-ti-ke — de *anti*, et *péristaltique*). Méd. Se dit du mouvement, des contractions de l'estomac et des intestins, qui, se produisant de bas en haut, font rebrousser chemin aux matières alimentaires, et les reportent en sens inverse de leur progression normale, laquelle est déterminée par les contractions *péristaltiques*. V. ce mot.

ANTIPÉRISTASE s. f. (an-ti-pé-ri-sta-ze — du gr. *anti*, contre ; *peristasis*, entourage). Anc. phys. Action de deux qualités contraires, dont l'une sert à rendre l'autre plus puissante : *L'hiver augmente la chaleur du corps par* ANTIPÉRISTASE, *c'est-à-dire par contrariété de l'air voisin.* (Paré.)

— **Encycl.** On expliquait par l'*antipéristase* un certain nombre de phénomènes. C'est, disait-on, par *antipéristase* que le feu est plus ardent pendant l'hiver que pendant l'été ; que l'hiver augmente la production de chaleur animale, etc. Aujourd'hui ces phénomènes s'expliquent par la théorie de la combustion. Si le bois brûle mieux l'hiver que l'été, c'est que l'hiver l'air est plus dense et contient, par conséquent, sous un même volume, une plus grande quantité d'oxygène (gaz comburant). La même raison (respiration d'un air plus dense), jointe à l'ingestion d'une plus grande quantité d'aliments, c'est-à-dire de combustibles, explique la production plus grande de chaleur animale pendant la froide saison. Quant à la sensation de chaleur éprouvée au contact de tel ou tel objet, elle varie naturellement avec la différence de température qui existe entre cet objet et le sujet sentant.

ANTIPESTILENTIEL, ELLE adj. et s. m. (an-ti-pè-sti-lan-si-èl, è-le — de *anti*, et *pestilentiel*). Méd. Se dit des moyens employés pour combattre la peste. ‖ On dit aussi ANTILOÏMIQUE.

ANTIPHANES, nom commun à plusieurs artistes, médecins ou écrivains grecs, sur lesquels les historiens donnent très-peu de détails : Sculpteur qui vivait à Argos 400 ans av. J.-C. ‖ Écrivain cité par Athénée et par Clément Alexandrin. Il avait écrit un ouvrage sur les prostituées d'Athènes. ‖ Poëte comique, né à Berga, ancienne ville de Thrace ; auteur d'un livre d'histoires merveilleuses. Il donna lieu au mot *bergaiser*, *bergaiseur*, syn. de radoter, radoteur. ‖ Autre poëte comique né à Smyrne ou à Rhodes, contemporain d'Alexandre le Grand. Il avait composé plus de trois cents comédies. ‖ Médecin né à Corinthe ; il soutenait que la variété des mets est la cause principale des maladies.

ANTIPHANTE. Temps hér. Fils de Laocoon et frère de Thymbrée.

ANTIPHARMAQUE s. m. (an-ti-far-ma-ke — du gr. *anti*, contre ; *pharmakon*, poison). Méd. Substance qui combat, détruit l'effet délétère des poisons ; antidote.

ANTIPHASIE s. f. (an-ti-fa-zî — du gr. *antiphasis*, même sens). Didact. Contradiction.

ANTIPHASIQUE adj. (an-ti-fa-zi-ke — rad. *antiphasie*). Didact. Contradictoire.

ANTIPHATÈS, nom de plusieurs personnages des temps héroïques : Fils de Mélampe et père d'Oïclès. ‖ Capitaine grec tué au siége de Troie. ‖ Roi des Lestrigons. ‖ Fils naturel de Sarpédon, suivit Énée en Thessalie, où il fut tué par Turnus.

ANTIPHELLUS, ville de l'ancienne Lycie (Anatolie), sur le bord de la mer, en face de la petite île de Cisthène ; elle servait de port à la ville de Phellus, qui se trouvait à quelques milles au N. Aujourd'hui *Antifilos ;* ruines d'un théâtre, de plusieurs temples et édifices antiques.

ANTIPHERNAL, ALE adj. (an-ti-fèr-nal — du gr. *anti*, à la place de ; *phernê*, dot). Se dit des biens, des choses que le mari donne à la femme, dans le contrat de mariage. ‖ Au pl. m. ANTIPHERNAUX.

ANTIPHILE, peintre grec contemporain d'Apelle. Les documents que nous fournissent les écrivains de l'antiquité semblent se rapporter à deux artistes de ce nom, que l'on a généralement confondus jusqu'à présent. Pline, dans le trente-cinquième livre de son *Histoire naturelle*, parle d'un Antiphile né en Égypte et élève de Ctésidème, qui s'exerça avec un égal succès dans la peinture sérieuse et dans la peinture des sujets comiques. Ses ouvrages les plus estimés dans le premier de ces genres étaient une *Hésione*, un *Bacchus*, un *Alexandre enfant ; Alexandre, Philippe et Minerve ; Hippolyte et le Taureau*, etc., tableaux qui, pour la plupart, se voyaient à Rome du temps de Pline. Quant aux peintures comiques de cet artiste, on peut les regarder comme les premiers modèles de la caricature chez les anciens ; il imagina, en effet, de peindre un personnage de tournure grotesque auquel il donna, par plaisanterie, le nom de *Gryllus* (en grec, *grullos*, porc), qui par la suite devint commun à toutes les figures du même genre. Pline cite ailleurs un Antiphile dont il vante, entre autres tableaux, un *Enfant soufflant le feu*, un *Atelier de femmes tissant de la laine*, un *Ptolémée chassant*, et un *Satyre revêtu d'une peau de panthère*, figure très-admirée des anciens, qui la surnommèrent l'*Aposcopon*. Le P. Hardouin, dans son commentaire de l'*Histoire naturelle*, a cru devoir établir une distinction entre les deux Antiphile dont il vient d'être question : mais la plupart des auteurs modernes qui ont écrit sur l'art antique ne mentionnent qu'un seul artiste de ce nom, auquel ils ont attribué les différents ouvrages cités par Pline. Ils ont vu en lui également l'Antiphile qui, d'après le récit de Lucien, accusa Apelle, dont il était jaloux, d'avoir pris part à une conspiration contre Ptolémée, et qui, convaincu de mensonge, fut livré comme esclave à son rival ; ce dernier se vengea de son délateur en composant le tableau célèbre de la *Calomnie*. (V. ce mot.) Mais, ainsi que nous le faisons remarquer dans l'article consacré à Apelle, la conjuration à laquelle fait allusion Lucien eut lieu sous Ptolémée Philopator, plus de cent ans après la mort du peintre favori d'Alexandre le Grand. Il semble permis d'en conclure que l'anecdote, telle qu'elle est racontée par le rhéteur Samosate, est apocryphe. Rien n'empêche néanmoins de croire qu'une rivalité ait existé entre le grand Apelle et le premier des Antiphile, celui qui peignit Alexandre et Philippe, et qui inventa la caricature : ce dernier genre devait souverainement déplaire au peintre sévère de la *Vénus Anadyomène*. Quant à l'auteur du *Ptolémée chassant*, il pourrait bien avoir vécu sous Ptolémée Philopator, et avoir été confondu avec le caricaturiste par Lucien et par les auteurs modernes.

ANTIPHILOSOPHE s. m. (an-ti-fi-lo-zo-fe — de *anti*, et *philosophe*). Ennemi des philosophes ou de la philosophie :

De ses vers oubliés, que l'on admire encore,
Un *antiphilosophe* avec goût se décore,
Et pénètre par eux dans le palais des rois.
Pis.

ANTIPHILOSOPHIE s. f. (an-ti-fi-lo-zo-fî — de *anti*, et *philosophie*). Opinion, tendance de l'esprit systématiquement contraire à la philosophie.

ANTIPHILOSOPHIQUE adj. (an-ti-fi-lo-zo-fi-ke — rad. *antiphilosophie*). Se dit des vues, des principes, des sentiments, des actes contraires à la philosophie, à l'esprit philosophique.

ANTIPHILOSOPHISME s. m. (an-ti-fi-lo-zo-fi-sme — de *anti*, et *philosophisme*). Opinion, tendance de l'esprit, ensemble d'idées contraire au philosophisme.

ANTIPHILOSOPHISTE s. m. (an-ti-fi-lo-zo-fi-ste — de *anti*, et *philosophiste*). Celui qui est adversaire du philosophisme.

ANTIPHLOGISTIQUE adj. et s. m. (an-ti-flo-ji-sti-ke — du gr. *anti*, contre ; *phlogistikos*, brûlé). Méd. Se dit des moyens employés pour combattre les inflammations, et de ce qui concerne ces moyens : *La vertu* ANTIPHLOGISTIQUE *des sangsues. La méthode* ANTIPHLOGISTIQUE *de Broussais. La saignée est un puissant* ANTIPHLOGISTIQUE.

— Chim. *Théorie antiphlogistique*, *chimie antiphlogistique*, nom donné dans l'origine aux principes sur lesquels Lavoisier a fondé la chimie moderne, par opposition à la théorie du phlogistique, inventée par Stahl. La *théorie antiphlogistique* de Lavoisier n'est pas plus une théorie que le système de Copernic n'est un système, dans le sens subjectif qu'on donne ordinairement aux mots *théorie* et *système*.

— **Encycl.** On comprend sous le nom de médication *antiphlogistique* l'ensemble des moyens auxquels on a recours pour combattre les inflammations, les congestions et les hémorragies actives. Les moyens dont la médication *antiphlogistique* dispose sont très-nombreux. Ils se groupent en deux classes : les *antiphlogistiques directs*, qui s'adressent directement à l'état phlegmasique, et les *antiphlogistiques indirects*, qui l'attaquent indirectement. Dans les *antiphlogistiques directs* se placent les agents spoliateurs, c'est-à-dire qui diminuent la masse du sang, tels que la diète et les émissions sanguines ; les *émollients*, c'est-à-dire les agents qui ont la propriété de relâcher les tissus, tels que les substances gommeuses et amylacées, la poudre de lycopode, le collodion, les huiles, les graisses, la glycérine, la gélatine, l'albumine, etc. ; les tempérants, dont l'effet est de diminuer la rapidité de la circulation et la production de la chaleur animale, tels que les boissons acidules. La classe des *antiphlogistiques indirects* comprend les *altérants*, les *révulsifs*, les *évacuants*, les *contro-stimulants*. (V. ces mots.)

Broussais, qui accordait en pathologie un grand rôle, un rôle exagéré à l'inflammation, fut naturellement conduit à faire, en thérapeutique, une très-large part à la médication *antiphlogistique :* de là le nom de *médecine antiphlogistique* qu'on donna à la méthode curative de son école, concurremment avec celui de *médecine physiologique*. V. MÉDECINE.

ANTIPHON, orateur athénien, né à Rhamnus, dans l'Attique, vers l'an 479 av. J.-C. ; ouvrit à Athènes une école de rhétorique, et passe pour le premier qui ait appliqué les règles de cette science à l'éloquence judiciaire et politique. Il fut le maître de Thucydide, qui en parle avec éloge dans son *Histoire*. Il contribua au renversement de la démocratie à Athènes et à l'établissement de la tyrannie des Quatre-Cents (412). Accusé de trahison, au retour d'une mission à Sparte, il fut mis à mort (411). Il reste de lui une quinzaine de déclamations (collect. Didot). Il avait placé sur la porte de son école cette inscription : *Ici, on console les malheureux*.

ANTIPHONAIRE s. m. (an-ti-fo-nè-re — du lat. *antiphona*, antienne). Liturg. Livre d'église qui est noté, et qui contient non-seulement les antiennes, mais les hymnes, les versets et les répons : ANTIPHONAIRE *romain*. ANTIPHONAIRE *parisien*. *L'*ANTIPHONAIRE *du lutrin. La Belgique n'a de saillant que le recueil de ses* ANTIPHONAIRES *et de ses missels de Malines.* (P. Magne.) *Deux jeunes gars bas-bretons, sous la conduite d'un digne ecclésiastique, essayent de déchiffrer les notes carrées d'un grand* ANTIPHONAIRE *placé sur une table.* (Th. Gaut.) *Les magnifiques reliures, confectionnées en grande partie par les bijoutiers, ne sauraient convenir qu'aux missels et aux* ANTIPHONAIRES. (A.-F. Didot.) *Les savants estiment particulièrement l'*ANTIPHONAIRE *de Cîteaux, que saint Bernard fit corriger avec beaucoup de soin.* (Millin.)

Chez Barbe était un vieux *antiphonaire*,
Vieux graduel, ample et poudreux bouquin,
Dont, aux beaux jours, on parait le lutrin.
Gresset.

‖ On dit quelquefois ANTIPHONAL et ANTIPHONIER.

— **Encycl.** Le plus ancien *antiphonaire* connu est celui de saint Grégoire le Grand ; on l'appelle *centonien*, parce qu'il réunissait les mélodies religieuses en usage dans les églises d'Occident (du mot *centon* qui, dans le plain-chant, désigne un morceau composé de traits recueillis de côté et d'autre). Cet *antiphonaire* se divisait en deux parties : le *graduel*, comprenant les chants en usage pendant la messe ; le *responsorial*, auquel s'est appliqué depuis d'une manière spéciale le nom d'*antiphonaire*, et qui contenait les répons et les antiennes des heures de l'office divin. L'*antiphonaire* autographe de saint Grégoire fut détruit dans un incendie du Vatican. Celui de Gui d'Arezzo, longtemps nommé *antiphonaire parfait*, a également disparu.

ANTIPHONE s. m. (an-ti-fo-ne — du gr. mod. *antiphônia*, antienne). Liturg. Dans l'Église grecque, Nom donné aux versets d'un psaume, quand on y répond par une antienne.

ANTIPHONEL s. m. (an-ti-fo-nèl — du gr. *anti*, contre ; *phônê*, voix). Techn. Mécanisme inventé, en 1849, par M. Debain, facteur d'orgues, et qui, étant adapté à un orgue ordinaire ou à un harmonium, donne à ceux qui ne savent pas jouer de ces instruments

le moyen d'y exécuter toute espèce de morceaux, plus particulièrement des accompagnements de plain-chant.

ANTIPHONIE s. f. (an-ti-fo-nî — du gr. *anti*, contre ; *phônê*, voix, chant). Mus. anc. Symphonie exécutée par des voix ou des instruments qui chantaient la même mélodie, mais avec des intervalles d'une ou de plusieurs octaves.

— Logiq. Contradiction.

ANTIPHONIER s. m. V. ANTIPHONAIRE.

ANTIPHRASANT (an-ti-fra-zan) part. prés. du v. Antiphraser.

ANTIPHRASE s. f. (an-ti-fra-ze — de *anti*, et *phrase*). Rhét. Figure qui consiste à employer un mot, une locution, une phrase, dans un sens contraire à sa véritable signification : *C'est par* ANTIPHRASE *que les bouchers donnent le nom de réjouissance à la portion d'os qu'ils ajoutent à la viande. Cela est dit par* ANTIPHRASE. (Acad.) *Le nom de bœuf, que le roitelet porte dans plusieurs provinces, lui est donné par* ANTIPHRASE, *à cause de son extrême petitesse.* (Buff.) *L'euphémisme et l'ironie ont donné lieu aux grammairiens d'inventer une figure qu'ils appellent* ANTIPHRASE, *c'est-à-dire contre-vérité.* (Dumarsais.) *C'était par euphémisme, par superstition, et non par* ANTIPHRASE, *que ceux qui allaient à la mer, que nous appelons aujourd'hui la mer Noire, la nommaient mer hospitalière.* (Dumarsais.) *L'*ANTIPHRASE *est très-rare dans l'Écriture, aux endroits même où elle semblerait devoir se présenter le plus naturellement ; la naïveté, la simplicité de la langue hébraïque n'y répugnerait pas moins que la majesté, la gravité, la sublimité de sa littérature.* (Proudh.)

— **Encycl.** L'*antiphrase*, que l'on appelle aussi, suivant le cas, contre-vérité ou euphémisme, est presque toujours ironique, et s'applique le plus souvent aux noms propres, aux sobriquets. C'est ainsi que de jeunes écoliers appelèrent un jour la *Vapeur* un de leurs condisciples qui était lourd, pesant, au moral et au physique. Un autre, dont les cartilages auditifs auraient pu faire concurrence à ceux de Midas, avait reçu le nom de *Fine oreille*. Les bouchers de Paris, sans avoir fait de cours de rhétorique, cultivent aussi l'*antiphrase* quand ils appellent *réjouissance* la portion d'os qu'ils mettent dans la balance avec la viande. Chez les anciens, l'*antiphrase* ne s'employait guère que par euphémisme, et c'était de leur part une sorte de pratique superstitieuse : ils croyaient se rendre favorables les Furies, en les appelant *Euménides* (*eû*, bien ; *menos*, esprit). La mer Noire, si souvent agitée par les tempêtes, était appelée *Pont-Euxin*, mot qui, en grec, signifie hospitalier. Quelques étymologistes attribuent à cette dénomination une origine un peu différente, et font venir *Euxin* de *xenos*, hôte, parce que les peuples qui habitaient sur les côtes de cette mer immolaient ceux que la tempête y avait jetés, se nourrissaient de leur chair et se faisaient des coupes de leurs crânes. Cependant, chez les Grecs, l'*antiphrase* ne perdait pas tout à fait sa nature satirique, et les noms de Philopator, Philométor, Philadelphe, furent donnés à des princes qui avaient été les meurtriers de leur *père*, de leur *mère* ou de leur *frère*.

Les vers suivants de Boileau renferment une sanglante *antiphrase :*

Je le déclare donc : Quinault est un Virgile ;
Pradon comme un soleil en nos ans a paru ;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru ;
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire ;
Sofal est le phénix des esprits relevés...

Tout récemment encore, l'*antiphrase* fournissait à une de nos plus charmantes Parisiennes l'occasion d'un bon mot. Elle recevait la visite d'un académicien qui posait sans façon ses pieds sur la galerie dorée du foyer. Elle cherchait depuis un quart d'heure une façon polie de mettre un terme à cette profanation, lorsque la conversation tomba sur le mot *antiphrase*, que l'académicien se chargea avidement d'expliquer ; et la dame de s'écrier aussitôt : « Compris, compris ! » Puis elle ajouta après un silence : « Prenez garde, monsieur, vous allez dorer vos bottes. »

ANTIPHRASÉ (an-ti-fra-zé) part. pass. du v. Antiphraser.

ANTIPHRASER v. n. ou intr. (an-ti-fra-zé — rad. *antiphrase*). Néol. Faire des antiphrases.

ANTIPHTHÉRIQUE adj. (an-ti-fté-ri-ke — du gr. *anti*, contre ; *phtheir*, *phtheiros*, pou). Méd. Se dit des médicaments, des moyens employés pour détruire les poux. ‖ On dit aussi ANTIPHTHIRIAQUE et ANTIPHTHIRIQUE.

ANTIPHTHISIQUE adj. (an-ti-fti-zi-ke — de *anti*, et *phthisique*). Méd. Se dit des remèdes contre la phthisie.

ANTIPHUS. Temps hér. Un des fils de Priam et d'Hécube. ‖ Fils de Thessalus et petit-fils d'Hercule. Conduisit les habitants de Cos au siége de Troie, et s'établit plus tard, avec ses compagnons, dans le pays des Pélages. ‖ Un des compagnons d'Ulysse. Il fut dévoré par Polyphème.

ANTIPHYLLE s. m. (an-ti-fi-le — du gr. *anti*, contre ; *phullon*, feuille). Bot. Section du genre saxifrage.

ANTIPHYSÉTIQUE adj. (an-ti-fi-zé-ti-ke — du gr. *anti*, contre ; *phusos*, vent). Méd. Se dit des remèdes employés pour chasser les vents, les flatuosités.

ANTIPHYSIOLOGIQUE adj. (an-ti-fi-zi-o-lo-ji-ke — de *anti*, et *physiologique*). Contraire aux lois, aux règles de la physiologie.

ANTIPHYSIQUE adj. (an-ti-fi-zi-ke — de *anti*, et *physique*, qui appartient à la nature). Contraire à la nature : *Amour* ANTIPHYSIQUE. *Habitudes* ANTIPHYSIQUES.

Car il (Henri III) était, dit la chronique,
Sujet au vice *antiphysique*.
Henriade travestie.

ANTIPIED s. m. (an-ti-pié — de *anti*, pour *ante*, devant, et *pied*). Pied, patte de devant, chez les quadrupèdes. ‖ Mot inusité, et avec raison, car il est mal formé. On ne dit que AVANT-PIED.

ANTIPINDARIQUE adj. (an-ti-pain-da-ri-ke — de *anti*, et *pindarique*). Littér. Qui déprécie Pindare, ou dont la manière est opposée à celle de Pindare, à la hardiesse, à la pompe qui caractérisent les odes de ce poëte.

ANTIPITTORESQUE adj. (an-ti-pi-to-rè-ske — de *anti*, et *pittoresque*). Contraire, opposé au pittoresque : *Cette petite ville de Mâcon, située dans ce pays* ANTIPITTORESQUE, *et au bord d'un fleuve qui n'a pas même le mouvement et le murmure de l'eau....* (Lamart.)

ANTIPLASTIQUE adj. (an-ti-pla-sti-ke — du gr. *anti*, et *plastique*). Céramiq. Se dit des substances qui possèdent la propriété de diminuer la plasticité des éléments de la pâte quand cette plasticité est trop grande, et en même temps de faciliter, soit à la dessiccation, soit au four, le départ de l'eau d'imbibition ou de combinaison : *Les matières* ANTIPLASTIQUES *les plus usitées sont le quartz, les feldspaths, le ciment, les escarbilles, la craie, les sulfates de chaux et de baryte, le phosphate de chaux, et les frittes vitreuses.* ‖ Syn. d'*aride* et de *dégraissant*.

ANTIPLEURÉTIQUE adj. (an-ti-pleu-ré-ti-ke — de *anti*, et *pleurétique*). Méd. Se dit des remèdes employés contre la pleurésie.

ANTIPODAGRIQUE adj. (an-ti-po-da-gri-ke — du gr. *anti*, contre ; *podagra*, goutte). Méd. Se dit des remèdes, des moyens employés contre la goutte.

ANTIPODAL, ALE adj. (an-ti-po-dal, a-le — rad. *Antipode*). Qui est situé aux Antipodes, qui se rapporte aux Antipodes : *Régions* ANTIPODALES.

ANTIPODE adj. (an-ti-po-de — du gr. *anti*, contre ; *poûs*, *podos*, pied). Se dit d'un pays qui se trouve sur un point du globe diamétralement opposé par rapport à un autre pays, parce qu'en effet les habitants sont opposés les uns aux autres par les pieds : *Contrée* ANTIPODE. *Peuple* ANTIPODE. *Ce pays est* ANTIPODE *de tel autre.* (Acad.)

— Substantiv. Celui, celle qui est antipode, qui habite un point du globe diamétralement opposé à tel autre : *Les* ANTIPODES *de Paris se trouvent dans une île de la Nouvelle-Zélande. Ces peuples sont nos* ANTIPODES. (Acad.) *Les* ANTIPODES *voient comme nous la terre sous leurs pieds, et les cieux sur leur tête.* (M.-Brun.) *Ce fut Virgile, évêque de Salzburg, qui affirma le premier que la terre était ronde, et que nous avions des* ANTIPODES. (Michelet.) ‖ Par exagérat. : Lieu très-éloigné : *Songez, ma fille, que je reçois vos lettres le même jour ; je vous dis cela pour vous ôter l'idée que je sois aux* ANTIPODES. (Mme de Sév.) *Est-il un homme peu fortuné qui ne soit prêt à entreprendre un voyage aux* ANTIPODES, *s'il est assuré de tripler, par cette corvée, son modique patrimoine?* (Fourier.)

— Fig. L'opposé, le contraire : *C'est l'*ANTIPODE *de la raison.* (Mol.) *Dès ce moment, je me suis mis à respirer et à songer qu'il y avait au monde l'*ANTIPODE *de notre beau-père.* (Mme de Sév.) *Ces petits comités sont l'*ANTIPODE *de feu l'hôtel de Rambouillet et des assemblées de nos beaux-esprits d'aujourd'hui.* (Mme du Deff.) *La vérité est l'*ANTIPODE *du bel air.* (P.-L. Cour.) *Cette société est l'*ANTIPODE *de la morale et de la vérité.* (Fourier.) *La civilisation... place le peuple à l'*ANTIPODE *des droits de souveraineté.* (Fourier.) *Le genre de sa beauté et son caractère en faisaient bien l'*ANTIPODE *de sa mère.* (G. Sand.) *Quoique fils d'un soleil, il est soleil lui-même ; mais il a un jumeau, un égal, qui bientôt devient un rival, un* ANTIPODE, *un antagoniste.* (Val-Parisot.) *Je suis l'ennemi du style épistolaire et l'*ANTIPODE *vivant de madame de Sévigné.* (Méry.) *Un peuple qui obéit et qui croit est l'*ANTIPODE *des révolutions.* (Mich. Chev.)

— *Je voudrais qu'il fût aux antipodes*, Je voudrais qu'il fût bien loin. ‖ *Ce sont les antipodes*, Ce sont deux choses tout à fait contraires, deux personnes d'un caractère entièrement opposé.

— Antiq. Nom donné à un peuple fabuleux qui, disait-on, avait les pieds retournés, le talon se trouvant en avant.

— **Encycl.** Géogr. Deux points *antipodaux* ont le même nombre de degrés de latitude, l'un dans l'hémisphère nord, l'autre dans l'hémisphère sud ; leur longitude diffère d'une demi-circonférence, c'est-à-dire 180° ou douze heures. Ils ont les nuits et les jours d'égale longueur ; il en est de même du lever du soleil et des saisons, mais dans un ordre complétement inverse. Toutefois, cette remarque sur l'ordre des saisons ne peut s'appliquer qu'aux points antipodaux placés sous l'équateur. Les antipodes de *Paris* sont au S.-E. de la *Nouvelle-Zélande ; Nankin* a pour antipodes *Buenos-Ayres ; Lima* a pour antipodes *Siam ;* les îles *Açores* ont pour antipodes les habitants de *Botany-Bay*.

— Hist. L'opinion que la terre est ronde et qu'elle se meut dans l'espace paraît remonter à une haute antiquité ; comme toutes les notions fondamentales des connaissances humaines, elle fut sentie instinctivement avant d'être rangée au nombre des vérités scientifiquement démontrées. L'admission de la possibilité des *antipodes* date de Platon, qui passe pour en avoir eu le premier l'idée, et pour être le créateur de ce mot. Toutefois, cette opinion rencontra dans l'antiquité de nombreux adversaires. Lucrèce, dans son poëme *De Natura rerum*, niait l'existence des *antipodes*, en alléguant des raisons qui feraient aujourd'hui sourire des écoliers ; et Plutarque les rejette également dans son traité *De Facie in orbe lunæ*. Pline le Naturaliste admettait la sphéricité de la terre, sans oser croire pour cela que sa surface fût partout habitée ; car il était persuadé que le ciel est une espèce de voûte concave dans laquelle la terre est excentriquement renfermée. En effet, à l'appui de ce raisonnement, il ajoute que le vaisseau qui s'éloigne du port semble d'abord descendre dans la mer, dont il prend la convexité pour une concavité, puis qu'au bout de quelque temps ce vaisseau disparaît.

Mais c'est surtout parmi les chrétiens que s'élevèrent les querelles les plus graves et les plus sérieuses au sujet des *antipodes ;* la science était condamnée à se taire devant les docteurs les plus célèbres d'alors. Cette croyance était repoussée nettement par les Pères de l'Église, et plus d'une fois, au moyen âge, des hommes plus avancés que leurs contemporains furent persécutés pour avoir admis cette opinion.

L'un des adversaires les plus déclarés des *antipodes*, et des plus intéressants à consulter à ce sujet, c'est Lactance, un des Pères de l'Église latine. On lira avec intérêt ce passage des *Institutions divines*, dans lequel, parmi le grand nombre d'*absurdités* que l'auteur reproche aux mathématiciens de son temps, on est tout étonné de rencontrer le principe de la gravitation universelle, donné pour raison d'un fait que l'on eût été plus disposé à admettre, s'il avait paru moins extraordinaire. « Comment donc a-t-on été conduit à inventer les antipodes? dit Lactance. On avait remarqué que le cours des astres se fait d'orient en occident, que le soleil et la lune se lèvent toujours du même côté, et vont se coucher au même lieu. Comme on n'apercevait pas la loi de ce mouvement, ni par quel chemin les astres revenaient à leur point de départ ; que l'on jugeait d'un autre côté que le ciel est partout concave, chose que son immensité suggère d'ailleurs tout naturellement, on s'imagina que le monde était rond comme une boule ; et du mouvement sidéral, on tira la conséquence que le ciel tourne sur lui-même, ramenant dans sa révolution d'occident en orient le soleil et tous les astres. C'est pour représenter cette hypothèse du monde que l'on fabrique ces grands globes de cuivre où l'on voit gravées des images d'animaux monstrueux, figurant les constellations et les étoiles. S'il est vrai que le ciel soit ainsi rond et creux, il doit envelopper la terre, et, dans ce cas, la terre elle-même doit être semblable à une boule, car ici le contenu ne saurait être d'une autre figure que le contenant. Mais si la terre est ronde, il faut absolument qu'elle présente une surface homogène à tous les points du ciel : des monts escarpés, des plaines immenses, des mers profondes ; dernière conséquence enfin ; il suivrait de tout cela que toutes les parties de la terre sont peuplées. Voilà comment de l'idée que le ciel est rond, on est arrivé à croire à ces antipodes suspendus. Si l'on demande aux partisans de toutes ces *folies* comment il se fait que rien ne tombe de la terre dans la partie basse du ciel, ils vous répondent que c'est une loi de la nature *que les masses se précipitent vers un centre, et que tous les corps soient retenus à un axe, comme les rayons à la roue ;* tandis que les corps légers, tels que les nuages, la fumée et la flamme, s'élancent vers le ciel. Que dire de pareilles gens ? » Il faut dire qu'ils avaient entrevu la vérité, et que Lactance, si affirmatif, si tranchant, ne s'en doutait même pas, tout en la côtoyant. Saint Augustin n'est ni moins aveugle, ni moins dogmatique au livre IX de la *Cité de Dieu :* après s'être demandé s'il est vrai qu'il y ait des pygmées et des cyclopes, il se demande, au sujet des *antipodes*, s'il est vrai que la partie inférieure de la terre soit habitée, et il conclut négativement. Bientôt cette opinion erronée devint article de foi : si l'on en croit Aventinus, Boniface, archevêque de Mayence et légat du pape Zacharie, déclara hérétique un évêque nommé Virgile, pour avoir osé dire qu'il y avait des *antipodes*. « Quant à la perverse doctrine de Virgile, avait écrit le pape à Boniface, s'il est prouvé qu'il soutienne qu'il y a un autre monde et d'autres hommes sous la terre, chassez-le de l'Église, dans un concile, après l'avoir dépouillé du sacerdoce. » La démonstration de cette vérité était réservée à Christophe Colomb, et le voyage de circumnavigation de Magellan (1519-1522) acheva de l'établir de la manière la plus indiscutable. Mais le plus sérieux obstacle que rencontra le grand Génois pour faire approuver son projet fut le respect qu'inspiraient encore les décisions des Pères de l'Église, qui avaient combattu l'existence des *antipodes*.

Zénon niait le mouvement, Diogène se mit à marcher : Colomb imita le cynique ; il se dirigea vers l'ouest, et la question des *antipodes* fut résolue.

ANTIPODIEN, ENNE adj. (an-ti-po-di-ain, è-ne — rad. *antipode*). Zool. Qui appartient aux antipodes, qui habite les antipodes : *L'épéire* ANTIPODIENNE *est une aranéide de la Nouvelle-Zélande.* (Walcken.)

ANTIPOÉTIQUE adj. (an-ti-po-é-ti-ke — de *anti*, et *poétique*). Opposé, contraire, antipathique à la poésie : *Langue* ANTIPOÉTIQUE, *esprit* ANTIPOÉTIQUE. *Une religion qui a donné l'idée des amours d'Adam et d'Ève n'est pas une religion* ANTIPOÉTIQUE. (Chateaub.) *Il est difficile d'appliquer le vers à des pièces dont les acteurs sont habillés du frac et ont des professions* ANTIPOÉTIQUES *comme celle d'agent de change*, etc. (Th. Gaut.)

ANTIPOLIS, nom latin d'Antibes.

ANTIPOLITAIN, AINE adj. (an-ti-po-li-tain, è-ne — du gr. *anti*, à l'opposé ; *polis*, ville). Hist. rom. Se disait, à Rome, de ceux qui habitaient au delà du Tibre, au delà de la *ville*.

ANTIPOLITIQUE adj. (an-ti-po-li-ti-ke — de *anti*, et *politique*). Opposé, contraire à la saine politique : *Idées* ANTIPOLITIQUES, *mesure* ANTIPOLITIQUE. *Nos usages engendrent tous les désordres* ANTIPOLITIQUES *et antimoraux.* (Fourier.)

ANTIPOLO, ville de l'île de Luçon, archipel des Philippines, Océanie espagnole, dépendance du diocèse de Manille ; 3,450 hab. Tabac, sucre, café, cacao.

ANTIPOPULAIRE adj. (an-ti-po-pu-lè-re — de *anti*, et *populaire*). Contraire au peuple, opposé aux intérêts du peuple, des masses : *Gouvernement* ANTIPOPULAIRE. *Politique* ANTIPOPULAIRE. *Impôt* ANTIPOPULAIRE.

ANTIPPUS. Temps hér. Père d'Hippea, et grand'père de l'argonaute Polyphème.

ANTIPRATIQUE adj. (an-ti-pra-ti-ke — de *anti*, et *pratique*). Opposé à la pratique, qui est inexécutable dans la pratique : *Toute mauvaise méthode est* ANTIPRATIQUE. (Proudh.)

ANTIPRAXIE s. f. (an-ti-pra-ksî — du gr. *anti*, contre ; *praxis*, action). Pathol. Disposition contraire dans des parties différentes de l'organisme.

ANTIPRAXIQUE adj. (an-ti-pra-ksi-ke — rad. *antipraxie*). Pathol. Qui a rapport à l'antipraxie.

ANTIPRÉDESTINATIEN, ENNE adj. et s. m. (an-ti-pré-dè-sti-na-si-ain, è-ne — de *anti*, et *prédestination*). Qui est contraire, opposé à la prédestination.

ANTIPRÉDESTINATION s. f. (an-ti-pré-dè-sti-na-si-on — de *anti*, et *prédestination*). Opinion, doctrine contraire à la prédestination.

ANTIPROGRESSIF, IVE adj. (an-ti-pro-grèss-sif, i-ve — de *anti*, et *progressif*). Opposé au progrès ; se dit uniquement des idées, des sentiments, des actes : *Système* ANTIPROGRESSIF. *Idées* ANTIPROGRESSIVES. *Préjugés* ANTIPROGRESSIFS.

ANTIPROGRESSISTE adj. et s. m. (an-ti-pro-grèss-si-ste — de *anti*, et *progressiste*). Qui est contraire, opposé aux idées de progrès.

ANTIPROHIBITIF, IVE adj. (an-ti-pro-i-bi-tif, i-ve — de *anti*, et *prohibitif*). Écon. polit. Opposé à la prohibition : *Le fanatisme* ANTIPROHIBITIF *par lequel se signale aujourd'hui la secte économiste ne se comprend plus.* (Proudh.)

ANTIPROHIBITIONNISTE ou **ANTIPROHIBITIONISTE** adj. et s. m. (an-ti-pro-i-bi-si-o-ni-ste — de *anti*, et *prohibitionniste*). Écon. polit. Opposé à la prohibition et aux prohibitionnistes : *Le crédit est le démenti le plus formel du système* ANTIPROHIBITIONNISTE. (Proudh.) *Les économistes se sont étonnés du long silence de la presse française sur l'agitation* ANTIPROHIBITIONNISTE *de la Grande-Bretagne.* (Proudh.)

ANTIPROSAÏSME s. f. (an-ti-pro-za-i-sme — de *anti*, et *prosaïsme*). Antipathie pour le prosaïsme : *C'est l'appréhension de l'inconnu, c'est l'amour des choses intellectuelles, c'est l'*ANTIPROSAÏSME. (L. Ulbach.)

ANTIPROSTATE s. f. (an-ti-pro-sta-te — de *anti*, et *prostate*). Anat. Nom que l'on donne quelquefois aux glandes de Cowper, parce qu'elles sont placées au-devant de la prostate. V. GLANDE.

ANTIPROTECTIONNISTE ou **ANTIPROTECTIONISTE** adj. et s. m. (an-ti-pro-tè-ksi-o-ni-ste — de *anti*, et *protectionniste*). Opposé au système des protectionnistes : *Loi* ANTIPROTECTIONNISTE. *Les* ANTIPROTECTIONNISTES.

ANTIPROTESTANT, ANTE adj. et s. (an-ti-pro-tè-stan, an-te — de *anti*, et *protestant*). Ennemi des protestants, opposé à leur doctrine.

ANTIPSORIQUE adj. et s. m. (an-ti-pso-ri-ke — du gr. *anti*, contre ; *psôra*, gale). Méd. Se dit des remèdes employés contre la gale.

ANTIPTOSE s. f. (an-ti-ptô-ze — du gr.

antiptôsis, même sens; formé de *anti*, et *ptôsis*, cas). Gramm. gr. et lat. Emploi d'un cas pour un autre; sorte d'ellipse dont on usait dans le style oratoire, et surtout en poésie.

ANTIPURITAIN s. m. (an-ti-pu-ri-tain — de *anti*, et *puritain*). Hist. En Angleterre, Membre de toute secte opposée aux puritains.

ANTIPUTRIDE adj. et s. m. (an-ti-pu-tri-de — de *anti*, et *putride*). Méd. Qui prévient la putréfaction.

ANTIPYIQUE adj. et s. m. (an-ti-pi-i-ke — du gr. *anti*, contre; *puon*, pus). Méd. Qui prévient, qui diminue, qui arrête la suppuration.

ANTIPYRÉTIQUE adj. et s. m. (an-ti-pi-ré-ti-ke — du gr. *anti*, contre; *puretos*, fièvre). Méd. Syn. de *fébrifuge*.

ANTIPYROTIQUE adj. et s. m. (an-ti-pi-ro-ti-ke — du gr. *anti*, contre; *purôsis*, action de brûler). Méd. Se dit des remèdes employés contre les brûlures ou contre le *pyrosis*.

ANTIQUAILLE s. f. (an-ti-ka-lle; *ll* mll. — de l'ital. *anticaglia;* tiré du lat. *antiquus*, ancien). Terme ironique dont on se sert pour désigner un meuble, un objet antique de peu de valeur : *Tous ces meubles-là sont des* ANTIQUAILLES. (Trév.) *C'est un chercheur d'*ANTIQUAILLES. (Acad.) *Les anciennes porcelaines de Saxe sont des espèces d'*ANTIQUAILLES *très-singulières.* (M.-Brun). *J'espère que ce meuble vaut un peu mieux que cette* ANTIQUAILLE *qui était chez toi.* (E. Sue.) *Pauvre dame! c'était surtout la vente de cette* ANTIQUAILLE *qui semblait lui saigner le cœur.* (E. Sue.) ‖ Ce mot ne s'emploie guère que par dénigrement; voici cependant un exemple où il est pris dans un sens sérieux : *Il est vrai qu'il a du goût pour l'*ANTIQUAILLE, *mais ce n'est ni pour alun, borax, terre sigillée ou plante marine. Son goût se renferme dans les médailles grecques.* (Volt.)

— Par ext., et ironiquem. Personne vieille, ridée, décrépite : *Aurait-il l'idée de faire la cour à cette* ANTIQUAILLE?

Bien qu'après coup tous ces croquants
Osent me traiter d'*antiquaille*.
BÉRANGER.

— S'est dit pour Les écrivains de l'antiquité :

Ils veulent déterrer les Grecs du monument,
Les Hébreux, les Latins, et toute l'*antiquaille*,
Et leur dire à leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille.
RÉGNIER.

— Sorte d'ancienne danse : *La hussarde et plus tard la fricassée ont remplacé l'*ANTIQUAILLE. (Castil-Blaze.) *En 1720, on faisait encore danser l'*ANTIQUAILLE *aux comédiens de bois.* (Castil-Blaze.)

— L'*Antiquaille* ou les *Antiquailles*, Nom donné à un vaste hospice des aliénés, à Lyon, parce qu'une partie des bâtiments qu'il occupe a été construite, vers le commencement du XVIe siècle, par le Lyonnais Pierre Sala, qui y réunit un grand nombre d'objets antiques.

— **Antonyme.** Nouveauté.

ANTIQUAIRE s. (an-ti-kè-re — rad. *antique*). Qui est versé dans la connaissance des monuments de l'antiquité : *Un savant* ANTIQUAIRE. *Montfaucon, Winkelmann, Caylus, sont au nombre de nos* ANTIQUAIRES *les plus distingués. L'inspecteur de la douane,* ANTIQUAIRE *plein de zèle, trouva sur les rivages de la mer, et presque sous le galet, des constructions romaines assez importantes.* (Volt.) *Un pieux* ANTIQUAIRE *m'a écrit pour me demander si Pontoise ne ressemblait pas à Jérusalem.* (Chateaub.) ANTIQUAIRE *d'une nouvelle espèce, il me fallut apprendre à la fois à restaurer ces monuments des révolutions passées et à en déchiffrer le sens.* (G. Cuv.)

Cherchez pour cet emploi quelque brave *antiquaire*.
C. DELAVIGNE.

‖ Aujourd'hui, on dit plus ordinairement ARCHÉOLOGUE : *Si les* ANTIQUAIRES *d'autrefois eussent été tout ce que sont aujourd'hui les vrais* ARCHÉOLOGUES... (Lenorm.)

— Dans un sens plus restreint, Celui qui recueille, collectionne des objets provenant des anciens : vases, médailles, pierres gravées, etc. : *Un* ANTIQUAIRE, *avec du goût et de l'habitude, peut se passer d'érudition.* (Lenorm.) *Notre* ANTIQUAIRE *passa une nuit des plus maussades et des plus agitées.* (Ad. Paul.)

— Autrefois, Scoliaste, auteur d'annotations, d'éclaircissement sur les ouvrages des anciens auteurs.

— Chez les Romains, Nom par lequel on désignait ceux qui affectaient d'employer, dans leur langage ou leurs écrits, des tournures, des mots tombés en désuétude.

— Paléogr. Nom donné à ceux qui écrivaient en lettres capitales antiques, pour les distinguer des notaires, qui écrivaient en lettres tironiennes.

— **Anecdotes.** Les *antiquaires*, à cause de la passion, du fanatisme qu'ils apportent souvent à la recherche d'objets qui n'ont aucun prix aux yeux du vulgaire, sont exposés à de fréquentes railleries et à de plaisants mécomptes. On fit l'épitaphe suivante pour le célèbre Caylus, qui passait pour avoir plus d'érudition que d'amabilité :

Ci-gît un *antiquaire* acariâtre et brusque;
Ah! qu'il est bien logé dans cette cruche étrusque.

***

On apporta un jour à un *antiquaire*, passionné pour tout ce qui avait un air étrusque, romain ou celtique, une assiette de couleur brune, qu'on lui dit avoir été trouvée parmi des ossements, dans un tombeau. Il faillit tomber de joie en découvrant en dessous en lettres mal formées : POMANS, qu'il ponctua et interpréta ainsi : P. O. M A N. S. : PUBLII OVIDII MANIBUS SACRIS, *Aux mânes sacrés de Publius Ovidius!*... De mémoire d'antiquaire, on n'avait vu pareille bonne fortune. Un savant, de ses amis, étant venu le voir, il lui montra cette antiquité avec orgueil. « Mon cher, lui dit ce savant après y avoir jeté un coup d'œil, j'en ai une semblable qui sert de plat à ma chatte. — Quelle horrible profanation! Ne pourriez-vous me la donner? — A quoi bon? Allez chez le faïencier du coin où l'on vous donnera l'adresse de M. Pomans, le fabricant, qui vous en fournira tant que vous voudrez à trois sous pièce. » L'antiquaire confondu brisa son assiette tumulaire; mais cela ne l'empêcha point, peu de temps après, d'acheter un bocal à cerises, de quatre litres, pour une urne sépulcrale trouvée à Lyon. V. AMATEURS D'ART.

— Hist. littér. **Société d'Antiquaires.** Nom sous lequel on désigne des réunions de savants qui s'adonnent exclusivement à l'étude des antiquités. Il existe des sociétés de ce genre à Rome, à Londres, à Vienne, à Copenhague, aux Etats-Unis, à Paris et dans plusieurs provinces de France. La société des antiquaires de France fut fondée en 1805, sous le titre d'*Académie celtique*. Elle se proposait surtout la recherche des antiquités romaines, celtiques et gauloises. En 1813, elle réforma ses statuts et étendit le champ de ses investigations aux langues, à la géographie, à la chronologie, à la littérature et aux arts. Elle a publié un grand nombre de savants mémoires. Mais la société de ce genre la plus curieuse qui existe est la Société des antiquaires de Londres, à laquelle nous allons consacrer un petit article. Fondée en 1572 sous le règne d'Elisabeth, pour la conservation des anciens monuments, mais non officiellement reconnue, elle devint suspecte au roi Jacques Ier, qui prononça sa dissolution, vers 1604. Elle cessa d'exister jusqu'au commencement du XVIIIe siècle. En 1717, elle se reconstitua; le nombre des membres agrégés fut limité à cent, et l'admission de membres honoraires fut interdite. En 1750, le roi se déclara « fondateur et protecteur » de cette société, qui obtint une charte reconnaissant « le président, le conseil et les membres de la société, » les autorisant à avoir un sceau et à posséder des biens communs. Dans le cours de son existence assez critique, elle changea souvent de local et de siége. Elle est maintenant installée dans un palais, à Somerset-House. Le nombre des membres actuels est de 640 environ. Depuis sa constitution légale, elle a eu pour présidents : 1750, Martin Folket; 1754, lord Willoughby; 1765, Ch. Lyttelton, évêque de Carlisle; 1768, J. Millet, doyen d'Exeter; 1784, Ed. King; 1784, le marquis Townley; 1812, sir Ch. Englefield; 1813, George, comte d'Aberdeen; 1846, Philippe, comte Stanhope (alors lord Mahon).

Cette société a rendu de grands services, mais elle est surtout connue par l'originalité de ses membres.

Antiquaire (L'), roman de Walter Scott, publié en 1816, et l'un de ceux pour lesquels l'auteur montrait le plus de prédilection, parce que l'on prétend qu'il s'est peint lui-même dans le principal personnage. On voit, du moins, que le caractère de l'antiquaire est tracé avec beaucoup de sympathie. Son humeur quinteuse, bourrue et caustique, unie à un fonds d'indulgence et de bonté; son mélange de taquinerie et d'obligeance, de malice et de bonhomie, de finesse et de crédulité; sa passion pour les recherches philologiques, sa puérile joie à propos de ses prétendues découvertes, et ses continuelles bévues d'amateur, relevées avec tant de bon sens, de jugement naturel et de malice par le vieil Edie Ochiltrée; tous ces détails sont rendus avec beaucoup de verve, de variété, et divertissent le lecteur. L'action est circonscrite dans une bourgade maritime d'Ecosse. L'histoire se réduit aux événements ordinaires qui peuvent surgir, dans des conditions modestes, au sein d'une population écartée des grands centres, composée de pauvres gens et de quelques bourgeois ou propriétaires de campagne. Le principal personnage est un célibataire, vieux et original; viennent ensuite une famille de pêcheurs peu aisés, un mendiant à casaque bleue, un vieux barbier, le sentimental lord Glenallan, le pompeux sir Arthur Wardour, Lowel l'inconnu, le fougueux Hector Mac Intyre, dernier rejeton du type gaélique, personnages nécessaires au plan et à la marche de l'action, peu compliquée du reste, mais simples accessoires dans le récit. L'intérêt se concentre sur Oldbuck, au nom significatif (*Bouquin*), type des dénicheurs d'antiquailles, des enthousiastes inventeurs de camps romains, etc. Cet archéologue au caractère singulier, aux idées poudreuses, mais dont la conversation surannée mousse comme une vieille bouteille de porto gardée depuis cinquante ans dans les celliers monastiques; cet antiquaire poursuivi de tribulations, mais trop habile pour se laisser duper comme ses confrères, n'est autre que sir Walter Scott, comme nous l'avons dit en commençant; la rieuse et imprudente miss Neville; l'altière et avide comtesse de Glenallan; la vindicative et forte Elspeth, le satellite et le ministre de la comtesse; le pauvre pêcheur résigné aux derniers maux qui l'accablent, forment des groupes bien entendus. L'*Antiquaire* est avant tout un roman de mœurs, la peinture d'un caractère : quant à l'action, à l'intrigue, l'auteur semble s'en être peu préoccupé. Il y a néanmoins dans cet ouvrage d'admirables épisodes, dont les deux plus célèbres sont la scène de la *Marée montante* et le récit des *Funérailles du Pêcheur*. Les autres personnages, si l'on en excepte celui d'Edie, sont faiblement tracés; aussi, malgré l'admiration bien connue de Mme de Staël pour ce livre, il serait difficile de le mettre au nombre des chefs-d'œuvre de W. Scott. Sans parler de détails oiseux et de conversations superflues, le dénoûment est amené avec trop de précipitation : le dernier chapitre contient à lui seul presque autant de faits que le reste de l'ouvrage. Peut-être aussi que le travers dont il s'agit, comme celui des femmes savantes et du métromane au théâtre, est trop restreint et trop secondaire pour fonder l'intérêt d'un roman.

Antiquaire (L'), tableau de C. Roqueplan, galerie du duc de Galliera. C'est un brillant intérieur où s'étalent toutes les bizarreries de la curiosité : portières de damas des Indes, tables à pieds tors, recouvertes de tapis de Turquie, buffets et crédences sculptés, porcelaines du Japon, verres de Venise, pots de de grès armoriés, choppes d'ivoire, groupes de bronze, magots en jade et en pagodite, idoles mexicaines, missels à fermoirs de cuivre, etc. L'antiquaire s'épanouit au milieu de toutes ces richesses. Cette peinture qui, par l'exécution, rappelle les Hollandais les plus précieux, Metsu, Miéris, Gérard Dow, a été payée 30,000 fr. à la vente du duc d'Orléans. Elle a figuré à l'exposition universelle de 1855, et à l'exposition internationale de Londres, en 1861.

ANTIQUANT (an-ti-kan) part. prés. du v. Antiquer.

ANTIQUARIAT s. m. (an-ti-ka-ri-a — rad. *antiquaire*). Connaissance des monuments antiques, science de l'antiquaire : *Tout ce qui peut donner connaissance des coutumes de l'antiquité est du ressort de l'*ANTIQUARIAT. (Trév.) *Peyresc, Spon, Patin, ont été très-savants dans l'*ANTIQUARIAT. (Trév.) *Jamais la science de l'*ANTIQUARIAT *n'avait été cultivée comme elle l'est présentement.* (Bayle.)

— Se disait autrefois du lieu où l'on conservait les objets d'antiquité.

ANTIQUARIO (Jacques), prêtre italien, né à Pérouse vers le milieu du XVe siècle, mort à Milan en 1512. Successivement secrétaire du cardinal Savelli et du duc de Milan, Galéas Sforce, il se distingua par son savoir et l'appui qu'il prêta en toute occasion aux écrivains et aux savants. On a de lui des *Lettres latines*, qui prouvent une érudition étendue.

ANTIQUARTANAIRE adj. (an-ti-kar-ta-nè-re — de *anti*, et de *quarte*). Méd. S'est dit autrefois d'un médicament employé contre la fièvre quarte.

ANTIQUE adj. (an-ti-ke — lat. *antiquus*, même sens). Très-ancien, qui date d'une époque très-reculée : *Monument* ANTIQUE. *Statue, vase* ANTIQUE. *Médaille* ANTIQUE. *Il y a de grandes différences entre les usages* ANTIQUES *et les usages modernes.* (Acad.) *C'est une idée bien vaine, un travail bien ingrat de vouloir tout rappeler aux usages* ANTIQUES, *et de vouloir fixer cette roue que le temps fait tourner d'un mouvement irrésistible.* (Volt.) *Des abus ne sont pas saints pour être* ANTIQUES. (La Harpe.) *Les traditions* ANTIQUES *sont toutes vraies.* (J. de Maistre.) *Les nations vieilles et corrompues ne se gouvernent pas comme les peuples* ANTIQUES *et vertueux.* (Napol. Ier.) *La vapeur! c'est l'esclave moderne; il fera tout ce que faisait l'esclave* ANTIQUE. (E. de Gir.) *Les désinences sont une particularité* ANTIQUE *de l'arabe.* (Renan.)

Rome dégénérait de sa grandeur *antique*.
CORNEILLE.

Mais toi, rien ne flétrit ton *antique* beauté.
LÉONARD.

Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux *antiques*
Où sont de vos aïeux les augustes reliques.
RACINE.

Fouillez, puisez dans les sources *antiques*,
Lisez les Grecs, savourez les Latins.
J.-B. ROUSSEAU.

Certes, la Grèce *antique* est une sainte mère;
L'Ionie est divine : heureux tout fils d'Homère.
SAINTE-BEUVE.

Je viens, selon l'usage *antique* et solennel,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où, sur le mont Sina, la loi nous fut donnée.
RACINE.

Gardez-vous de donner, ainsi que dans Clélie,
L'air ni l'esprit français à l'*antique* Italie,
Et, sous des noms romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant et Brutus dameret.
BOILEAU.

— Qui a le caractère de beauté, de noblesse, de perfection physique ou morale, qu'on attribue aux anciens, à leurs ouvrages : *Vertu, probité* ANTIQUE. *Civisme* ANTIQUE. *Beauté, grâce* ANTIQUE. *Il règne dans cette composition un goût tout à fait* ANTIQUE. (Acad.) *Bonaparte a été l'homme le plus* ANTIQUE *des temps modernes.* (Ballanche.) *C'est l'homme* ANTIQUE *dans des controverses toutes modernes.* (Lamart.) *Moi, je vais faire mon devoir, comme je l'ai toujours fait, sans hésitation et sans faiblesse. — Ame* ANTIQUE! (E. Augier.) *Charlotte Corday, cette autre Romaine du sang de Corneille, donna et reçut la mort avec le calme* ANTIQUE. (D. Stern.)

Sur des pensers nouveaux faisons des vers *antiques*.
CHÉNIER.

— Ironiquem. Vieux, flétri, suranné : *C'est une beauté* ANTIQUE. (Acad.) *Il ne s'agissait pas moins d'une* ANTIQUE *dame fort noble et qui recevait le plus beau monde de la ville.* (F. Soulié.) ‖ En parlant des choses, Hors d'usage, passé de mode : *Un meuble* ANTIQUE. *Un habit* ANTIQUE.

. . . . . . Que votre fraise *antique*
Fera sur son esprit un effet merveilleux!
MOLIÈRE.

Je riais de le voir avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc, et sa perruque *antique*.
BOILEAU.

— s. m. Ensemble des objets d'art que nous ont laissés les anciens, particulièrement les Grecs et les Romains : *Dessiner, modeler l'*ANTIQUE *ou d'après l'*ANTIQUE. *La France pensionne à Rome de jeunes artistes qui se livrent à l'étude de l'*ANTIQUE.

Car le goût du vrai beau, c'est le goût de l'*antique*,
Pour qui le romantisme est un monstre odieux.
MOLLEVAUT.

— s. f. Objet d'art antique, tel que médaille, agate, vase, statue, etc. : *Le cabinet des* ANTIQUES. *Une collection d'*ANTIQUES, *de belles* ANTIQUES. *Personne ne se connaît comme lui en* ANTIQUES. (Marmontel.) *Lord Elgin découvrit des* ANTIQUES *que je n'avais point vues.* (Chateaub.)

Sa main creusa les traits de ton visage étique,
Et plus d'un connaisseur te prend pour une *antique*.
VOLTAIRE.

...Ce fut là qu'à table ils rencontrèrent
Un brave Anglais, voyageant sans dessein,
Achetant cher de modernes *antiques*,
Regardant tout avec un air hautain.
VOLTAIRE.

‖ Un poëte l'a employé en parlant des vieilles femmes :

Très-rarement, les *antiques* discrètes
Logeaient l'oiseau; des novices proprettes
L'alcôve simple était plus de son goût.
GRESSET.

— **Rem.** Le genre du mot *antique*, substantif, est très-imparfaitement défini. Comme on a pu le voir d'après les exemples précédents, le masculin servirait à désigner la généralité, et le féminin s'appliquerait spécialement à un objet déterminé. Voici en quels termes Domergue essaye d'expliquer cette singularité dans son *Manuel des Étrangers :* « *Antique*, étant un pur adjectif, doit prendre le genre du mot sous-entendu. *Antique* paraît devoir le genre féminin au mot féminin *statue*, que l'esprit a d'abord considéré. A l'aspect de l'Apollon du Belvédère et de la Vénus de Médicis, on s'est écrié : Voilà de *belles statues antiques*, et puis, pour abréger une expression que l'admiration mettait sans cesse dans la bouche, on a dit : Voilà de *belles antiques*. Tel est l'usage et la raison de l'usage. » Après ces lignes du grammairien, on peut se demander encore ce qu'il aurait répondu à celui qui, au lieu de le mettre en face d'une *statue*, d'un objet féminin, lui aurait présenté un vase ou tout autre objet masculin. L'Académie étant la seule autorité qui ait droit de résoudre les questions insolubles, nous attendrons patiemment sa prochaine édition.

— Théol. Argument proposé, en Sorbonne, par le bachelier récipiendaire, après l'allocution du président, et commençant par ces mots lat. : *Propter antiquam consuetudinem* (d'après l'antique usage).

— *A l'antique*, loc. adv. A l'ancienne mode : *Etre vêtu, être coiffé à l'*ANTIQUE.

Il fait quatre repas; *à l'antique* il s'habille,
Et j'ai cru voir marcher un portrait de famille.
C. DELAVIGNE.

— Blas. Se dit des couronnes radiées ou à pointes, ainsi que des vêtements, des édifices et des objets d'ameublement ou de décoration d'une forme surannée. *Famille de Wasservas :* d'azur, à trois aiguières *à l'antique* d'or. *Famille de Grammont :* d'azur, à trois bustes de reine, couronnés *à l'antique*, habillés d'argent.

— **Syn. Antique, ancien, vieux.** V. ANCIEN.

— **Antonymes.** Contemporain, moderne, neuf, nouveau.

— **Allus. littér. ... Selon l'usage antique et solennel.** Allusion à un vers d'*Athalie*. V. USAGE.

— **Encycl.** On a appelé *antiques* les chefs-d'œuvre de la plastique chez les Grecs et les Romains, pour les distinguer des objets plus vulgaires et sans valeur artistique ayant servi aux anciens peuples, et qu'on désigne d'une façon générale sous le nom d'*antiquités*. Le goût des *antiques* prit naissance en Italie au XVe siècle, et de là se répandit en France, en Allemagne, en Angleterre. (V. AMATEURS D'ART.) Les fouilles encouragées à Rome par les souverains pontifes amenèrent la découverte d'un grand nombre de statues, de bas-reliefs et de camées. On ne peut se faire une idée de l'enthousiasme qu'excitaient, au moment où elles reparaissaient au grand jour, ces merveilleuses créations d'un art si longtemps oublié. En 1506, un pauvre homme ayant découvert dans les thermes de Titus le groupe de *Laocoon*, reçut de Jules II, en échange de sa précieuse trouvaille, une pension considérable, que Léon X remplaça plus tard par l'emploi très-lucratif de notaire apostolique.

Les *antiques* devinrent l'objet d'un commerce très-actif. Benvenuto Cellini, le célèbre ciseleur, nous apprend qu'il ne dédaigna pas lui-même d'y prendre part : « Comme j'allais à la chasse, dit-il, j'avais fait connaissance avec des chercheurs d'*antiques* qui étaient aux aguets de certains paysans lombards, occupés à travailler aux vignes. En remuant la terre, ces gens y trouvaient souvent des médailles, des agates, des cornalines, des camées, etc., qu'ils vendaient à vil prix, et moi, je les payais plus d'écus qu'ils n'avaient coûté de deniers. J'y gagnais encore plus de dix pour un, et je me faisais des amis parmi les grands. »

Voici les dates des découvertes de quelques-unes des antiques les plus célèbres, et l'indication du lieu où ces ouvrages furent trouvés : *Apollon Pythien* (du Belvédère), près du cap Antium, fin du XVe siècle; le *Tibre* (Louvre), à Rome, même époque; le *Laocoon*, dans les thermes de Titus, 1506; le *Nil* (Vatican), sur l'emplacement de l'ancien temple d'Isis et de Sérapis, à Rome, sous Léon X; *Mercure*, sur le mont Esquilin, 1540; *Hercule en repos*, bains de Caracalla, même année; *Marsyas*, à Rome, 1586; *Posidippe et Ménandre*, sur le Viminal, sous Sixte-Quint; les *Niobé*, *Silène et Bacchus*, le *Discobole* et la *Vénus de Médicis*, Rome, vers la fin du XVIe siècle; le *Rémouleur*, à Rome, XVIIe siècle; la *Vénus d'Arles*, à Arles, 1651; le *Faune en repos*, près de Rome, 1701; la *Joueuse d'osselets*, à Rome, 1730; le *Bacchus indien*, près de Frascati, 1761; l'*Apollon Citharède* et les *Muses*, à l'exception d'Uranie, à Tivoli, 1774; l'*Apollon sauroctone* (Vatican), sur le Palatin, 1777; l'*Enfant jouant avec une oie*, 1789; *Pallas* et *Uranie*, à Velletri, 1797; l'*Hercule enfant* et l'*Hiver*, à Ostie, 1805; la *Vénus de Milo*, à Milo, 1820, etc., etc.

Les *collections d'antiques* les plus riches sont celles du Vatican et du Capitole, à Rome; *degli Studj*, à Naples; de la Tribune, à Florence; des salles basses du Louvre, à Paris; du *British-Museum*, à Londres; de la Glyptothèque, à Munich, etc. L'étude des *antiques*, qui forme une branche de l'archéologie, a été l'objet de travaux très-remarquables au XVIIIe et au XIXe siècle. Parmi les savants qui s'y sont le plus distingués, nous citerons Winckelmann, Lessing, Wolf, Heyne, Bouterwerk, Bœttinger, le comte de Caylus, Visconti, Emeric David, Quatremère de Quincy, Letronne, Raoul Rochette, M. Beulé, etc.

Antique (PEINTURES ET SCULPTURES D'APRÈS L'). C'est beaucoup moins aux ravages qui accompagnèrent l'invasion des barbares qu'au zèle immodéré des premiers empereurs chrétiens, qu'il faut attribuer la destruction des chefs-d'œuvre de l'art antique. Les statues des dieux et celles des héros, confondues dans la même proscription, furent brisées, anéanties, comme étant des images du démon. Quelques-unes échappèrent pourtant, protégées par l'admiration intelligente de quelques grandes villes; mais il fut expressément défendu aux adeptes de la nouvelle religion de porter leurs regards sur ces représentations impies, à plus forte raison de les reproduire ou de les imiter. On rapporte qu'un peintre chrétien ayant osé s'inspirer d'une image de Jupiter pour dessiner la tête de Jésus-Christ, ses mains séchèrent subitement; il fallut un miracle de Gennade, archevêque de Constantinople, pour qu'il en recouvrât l'usage. L'art, ainsi dépouillé de ses plus beaux modèles et limité par les prescriptions religieuses à des types de pure convention, s'éloigna rapidement des principes de la véritable beauté et finit par ne plus être qu'un métier, une industrie dont les peintres byzantins obtinrent le monopole.

Les madones noires (*nigræ... sed non formosæ*), les christs décharnés et bizarrement contournés, des figures allégoriques roides, inexpressives, et intelligibles pour les seuls initiés, avaient complétement envahi les églises de la chrétienté; les mêmes types se reproduisaient sous le pinceau des miniaturistes et sous le ciseau des *maîtres de pierre*, lorsqu'un sculpteur italien du XIIIe siècle, Nicolas de Pise, s'avisa de comparer ces grossières productions avec les monuments antiques conservés dans sa ville natale. Il fut particulièrement frappé des beautés d'un bas-relief qui ornait un sarcophage et qui représentait la *Mort d'Hippolyte*. L'étude qu'il fit de cet ouvrage l'amena à secouer le joug des traditions byzantines; il réussit à donner plus de caractère aux têtes, plus de vérité aux attitudes, plus de grâce aux draperies.

Jean et Andrea de Pise, Arnolfo di Lapo, Agostino et Agnolo de Sienne, tous sculpteurs et architectes illustres, suivirent la voie ouverte par Nicolas. Il est permis de croire que ce fut aussi sous l'influence de ce dernier que Cimabue et Giunta de Pise s'efforcèrent de ramener la peinture à l'imitation de la réalité. Il n'est pas moins probable que Giotto, qui fut le véritable émancipateur de l'art moderne, dut en partie sa supériorité à une étude attentive de l'antique. « Quand on observe dans quelques-unes de ses têtes d'homme, dit Lanzi, cette vigueur de formes si fort élevée au-dessus de la mesquinerie de ses contemporains; quand on remarque dans l'arrangement de ses draperies un goût aussi noble que simple; quand on admire enfin dans ses attitudes majestueuses la dignité imposante de l'*antique*, on peut à peine douter qu'il n'ait beaucoup profité des marbres qu'il avait sous les yeux. Ses défauts mêmes le prouvent, car on trouve en lui une manière qui tient un peu trop du statuaire, particularité commune aux peintres qui dessinent beaucoup d'après l'*antique*. » Giotto fut le contemporain et l'ami du Dante : c'est de ces deux grands hommes que date, en Italie, ce mouvement prodigieux qu'on a appelé la *Renaissance* (V. ce mot), ce retour fervent à la poésie antique, qui se produisit simultanément dans les arts et dans les lettres. Les œuvres du génie littéraire de la Grèce et de Rome furent tirées de l'oubli, commentées par les érudits, imitées par les poëtes et les orateurs; en même temps, on arracha à la terre les débris des monuments païens, et on leur demanda le secret de la beauté et de la grandeur dans l'art. Cette passion pour les œuvres de l'antiquité prit au XVe siècle un développement remarquable. Un des maîtres les plus renommés de cette époque, Francesco Squarcione, parcourut l'Italie et la Grèce, dessinant, si l'on en croit ses biographes, tout ce qu'il rencontra de meilleur en fait d'antiques. Il fit en outre l'acquisition de plusieurs beaux ouvrages, et, de retour à Padoue, sa ville natale, il remplit son atelier de statues, de bas-reliefs, de pierres gravées, d'urnes cinéraires. Andrea Mantegna, son disciple, étudia avec amour ces séduisants modèles; il contracta même, assure-t-on, l'habitude de peindre ses figures d'après des plâtres moulés sur l'antique, qu'il revêtait tantôt de toiles mouillées, tantôt de papier, pour l'indication des draperies. Filippino Lippi ne se borna pas à imiter les formes et les attitudes des statues, il introduisit dans ses compositions la représentation des trophées, des armures, des vases et des édifices antiques.

Ce fut dans la riche collection de statues et de bas-reliefs formée par Laurent de Médicis dans les jardins du couvent de Saint-Marc, à Florence, que Michel-Ange, et, après lui, les plus illustres maîtres de l'école florentine, vinrent puiser le goût du vrai et du beau. L'auteur du *Moïse* ne dédaigna pas de restaurer la statue colossale du *Tibre*, qui se voit encore au musée Pio-Clementino; Lanzi fait observer que « son style, à côté de la véritable grandeur que l'artiste ancien a imprimée à son ouvrage, semble forcé et exagéré; » et ce fut, en effet, pour ne pas être assez simple, assez naturel, que Michel-Ange est resté au-dessous des maîtres de l'antiquité.

Raphaël, qui dut à l'étude assidue des mêmes modèles la perfection de son incomparable talent, ne se contenta pas des chefs-d'œuvre que Rome lui offrait; il envoya quelques-uns de ses élèves dans toute l'Italie et jusque dans la Grèce, pour dessiner les monuments épargnés par le temps et la barbarie. Il s'est inspiré, dans plusieurs de ses compositions, des admirables bas-reliefs de l'arc de Titus et de celui de Trajan; Mengs prétend que ce fut en les étudiant qu'il apprit l'art de faire les contours des chairs plus simples et plus faciles, et il va jusqu'à dire que, s'il ne donna pas toujours aux mains la même élégance qu'aux autres parties du corps, c'est qu'il manqua de modèles, les statues grecques ou romaines ne nous étant pas parvenues intactes. Ce qui n'est pas douteux, c'est que la vue des peintures décoratives retrouvées dans les thermes de Titus suggéra à Raphaël et à ses disciples l'idée de cette ornementation gracieuse, mélange de fleurs, de figures et de fruits, qu'on nomme *grotesques* (V. ce mot), et dont les loges du Vatican nous offrent l'application la plus célèbre. Jean d'Udine, Polydore Caldara et Pierino del Vaga, qui eurent l'honneur d'être employés par leur maître aux travaux du Vatican, ne furent pas seulement d'habiles peintres de grotesques; ils excellèrent aussi dans l'art de reproduire en camaïeu les bas-reliefs antiques.

Les Vénitiens, moins amoureux de la forme que de la couleur, de la beauté que de la vie, apportèrent plus d'ardeur à l'observation de la nature qu'à celle de la statuaire grecque. Toutefois, les plus grands maîtres de cette école ne laissèrent pas de recourir souvent à cette source féconde d'inspiration. Ridolfi cite plusieurs peintures du Titien où l'imitation de certains chefs-d'œuvre de l'antiquité est flagrante, mais il a soin d'ajouter que ce grand artiste animait par une expression puissante, par un souffle de vie et de réalité, ce qu'il empruntait aux anciens. Ainsi fit le Tintoret, qui aimait, dit-on, à s'entourer de statues et de bas-reliefs; ainsi fit le Véronèse, qui rappelle surtout l'antiquité par la variété et le bon goût des ornements qu'il a introduits dans ses tableaux.

La sécheresse et la froideur dans laquelle avaient fini par tomber, à Rome et à Florence, les imitateurs maladroits de l'antique provoquèrent une réaction violente; le Caravage, qui en fut le chef, devança de trois siècles nos réalistes contemporains les plus farouches. On rapporte qu'étant un jour dans un musée où on lui montrait des antiques, il dit en désignant de la main un groupe de gens du peuple arrêtés près de là : « Qu'ai-je besoin de vos statues? La nature ne m'a-t-elle pas donné assez de modèles? » Et, pour mettre la pratique d'accord avec la théorie, il se rendit sur-le-champ dans un cabaret, et fit d'après nature le portrait d'une bohémienne (celui qu'on voit au Louvre sous le titre : la *Diseuse de bonne aventure*), disant que ce type valait tous ceux que l'antiquité nous a légués.

Les peintres primitifs de l'Allemagne et de la Flandre ne furent pas moins indifférents aux beautés plastiques de l'art gréco-romain. Ceux même qui voyagèrent en Italie au XVe siècle, tels que Rogier van der Weyden et Memling, ne subirent en aucune façon l'influence du goût nouveau; ils s'en tinrent à l'imitation fidèle et naïve du modèle vivant. Albert Dürer, qui vécut quelque temps à Venise, comprit que la réalité expressive et pittoresque, si fort admirée dans ses œuvres par les artistes italiens, était incompatible avec les délicatesses du style antique; mais il ne changea rien à sa manière et se moqua de ceux qui, tout en le pillant, croyaient devoir critiquer son inélégance : « Les peintres italiens, écrivait-il de Venise à son ami Pirkheimer, contrefont mes ouvrages dans les églises et partout où ils peuvent les avoir; mais après, ils les ravalent et disent : Cela n'est pas *antique* et ne vaut rien. » Les disciples de ce grand maître s'efforcèrent de combiner le sentiment national avec le goût plus épuré de l'art italien. Telle fut aussi la préoccupation des artistes flamands du XVIe siècle. Mais les uns et les autres n'aboutirent qu'à une manière froidement compassée, à des expressions artificielles et à des attitudes forcées. A dire vrai, l'étude directe des marbres et des plâtres moulés fut abandonnée pour celle des maîtres italiens qui s'étaient approprié, en la fécondant par l'idée moderne, la forme antique. Rubens, pendant le séjour qu'il fit en Italie, n'eut pas d'autres modèles; il emprunta à Michel-Ange et à Jules Romain la science des raccourcis audacieux, des attitudes dramatiques; il perfectionna son talent de coloriste par l'étude du Titien et de Paul Véronèse; mais ce qui avait été un écueil pour tant d'autres, et avait engendré tant de pastiches ridicules, ne fut pour lui que le complément de sa forte éducation d'artiste. Il ne se laissa pas davantage influencer par l'antique, dont il était cependant bon appréciateur et dont il posséda de fort beaux ouvrages. Rembrandt, qui poussa si loin le dédain de ce que nous appelons la beauté grecque, n'était-il pas, lui aussi, grand amateur d'antiquités? V. AMATEURS D'ART.

La plupart des peintres français du XVIIe siècle allèrent étudier en Italie l'art antique. Aucun n'apporta à ce travail plus d'ardeur que Poussin. « Il fit l'étude du beau sur les statues grecques, dit Lanzi; les arcs de triomphe, les colonnes, les vases, lui fournirent tous les accessoires qui rendent ses tableaux si intéressants pour les érudits. Il fixa ses principes de composition sur la célèbre peinture des *Noces aldobrandines* (V. ce dernier mot), et il acquit par l'observation des bas-reliefs le discernement des contrastes, la convenance des attitudes et cette sobriété de personnages à laquelle il ne manqua jamais de s'astreindre, disant qu'une demi-figure de plus qu'il ne fallait suffisait pour gâter un tableau. » Les *Bergers d'Arcadie* n'offrent-ils pas, en effet, le pur style, l'ordonnance simple et élégante d'un bas-relief?

A l'exemple de Poussin, Claude Lorrain aima à orner ses paysages par la représentation des anciens monuments de Rome. Pierre Mignard, Dufresnoy et Lebrun, copièrent ensemble les chefs-d'œuvre de la statuaire, et, pour venir en aide à ceux qui n'avaient pas les moyens de faire le pèlerinage de l'Italie, Gérard Audran publia un recueil intitulé : *Les Proportions du corps humain mesurées sur les plus belles figures antiques.* Chose singulière! les sculpteurs, à qui ces modèles incomparables auraient dû surtout profiter, s'abandonnèrent pour la plupart à leur propre imagination, alors même qu'ils mettaient en scène des personnages grecs ou romains. Ils reproduisirent l'antique à peu près à la manière dont les écrivains de la même époque imitèrent les chefs-d'œuvre littéraires d'Athènes et de Rome : le mâle génie de Puget façonna des héros qui auraient pu donner la main à ceux de Corneille, et l'on retrouve dans certaines productions des Coustou la gracieuse élégance, la fine poésie et la noblesse un peu affectée qui distinguent les œuvres de Racine. Le siècle de Louis XIV n'eût pas compris un autre style; les grands seigneurs et le roi lui-même étaient assez de l'opinion de Charles Perrault, qui disait : « Les statues modernes n'auraient besoin que de deux mille ans de vétusté pour être autant estimées que les statues antiques. »

Au XVIIIe siècle, le goût s'éloigna encore davantage de la sévérité des anciens maîtres; le gracieux, le joli devint le but suprême de l'art. On peut voir à l'article que nous consacrons à la *querelle des anciens et des modernes* (V. ANCIENS), combien était mince l'estime des artistes français du XVIIIe siècle pour le beau antique. Diderot conseilla en vain le retour aux grandes traditions; peintres et sculpteurs restèrent attachés au genre frivole, rococo et licencieux qui charmait une société corrompue. Mais à la même époque, le goût de l'antique renaissait en Italie et trouvait, dans Winckelmann, dans Raphaël Mengs et quelques autres, d'habiles défenseurs. Il était réservé à David d'introduire en France les nouvelles doctrines, et d'en faire l'application avec un succès éclatant. Pendant les cinq années de son pensionnat à Rome, de 1775 à 1780, il fit un nombre très-considérable de dessins d'après l'antique, et, de retour à Paris, il conquit tout d'abord l'attention par des œuvres d'un style énergique, et dont la mâle sévérité contrastait singulièrement avec les fades élégances des peintres à la mode. Les *Horaces*, la *Mort de Socrate*, le *Brutus*, qui parurent de 1785 à 1789, exercèrent une influence décisive sur l'école française. Dans ces premiers tableaux, comme dans la plupart de ceux qu'il exécuta depuis, David déploya les admirables qualités de dessin et de style qu'il devait à l'étude des anciens, et qui ont fait de lui l'un des plus grands maîtres de l'art moderne. Il acheva par son enseignement la réforme qu'il avait commencée par ses ouvrages; mais, comme tous les novateurs, il compta parmi ses adeptes quelques enthousiastes qui exagérèrent ses principes, et qui, pour vouloir remonter aux beautés pures de l'art primitif, adoptèrent une manière toute conventionnelle, pleine de roideur et de sécheresse. Ce sont ces classiques *ultra* (V. CLASSIQUES) qui ont amené la révolution romantique d'où est née l'école contemporaine. Il s'est trouvé, du reste, parmi les élèves de David, des imitateurs plus éclairés de l'antique, qui ont continué et agrandi la méthode du maître. Pour ne citer que le dernier et le plus illustre représentant de cette école, M. Ingres ne s'est-il pas élevé, dans la plupart de ses œuvres, à une pureté et à une noblesse de style qui l'ont placé à côté, sinon au-dessus de David lui-même? C'est aussi par l'étude de l'antique que les plus habiles statuaires du XIXe siècle se sont formés : David (d'Angers) et Pradier, avant de céder aux entraînements de leur propre génie, ont copié et recopié les sculptures de la villa Albani et du Vatican. Doué d'une organisation moins ardente et surtout moins féconde, mais plus fidèle qu'eux aux principes sévères de l'art grec, Simart, l'auteur de l'*Oreste* et de la *Minerve* chryséléphantine, se montra plein de vénération pour l'antique. Il disait, comme Diderot, que « pour voir la nature, pour savoir comment il faut l'imiter, il n'y a point de meilleur maître que les anciens; » mais il reconnaissait que « l'*antique* ne se laisse pas approcher indifféremment par tous, » et que bien peu savent lui dérober ses secrets d'éternelle jeunesse et d'éternelle beauté. « Ne condamnons pas l'art antique, ajoutait-il judicieusement, parce que l'art moderne manque d'originalité, de caractère : l'*antique* ne peut être coupable du mauvais choix des modèles, ni des fausses applications d'un enseignement pédantesque. »

Aujourd'hui que les sujets néo-grecs sont à la mode, et que les nudités mythologiques envahissent les expositions, on pourrait croire que l'art contemporain est en voie de se transformer de nouveau. Malheureusement, lorsqu'on en vient à examiner de près la plupart de ces productions, on ne peut que répéter ce que David disait déjà de son temps : « J'entends louer l'antique de tous les côtés, et quand je cherche à voir si l'on en fait des applications, je découvre qu'il n'en est rien. » Pour l'histoire et pour l'appréciation de l'art antique (V. les mots GRÈCE, ROME, EGYPTE, ASSYRIE, ETRURIE; ARCHITECTURE, PEINTURE, SCULPTURE, etc.).

ANTIQUÉ, ÉE (an-ti-ké) part. pass. du v. Antiquer. Fait à l'antique : *Reliure* ANTIQUÉE.

ANTIQUEMENT adv. (an-ti-ke-man — rad. *antique*). Anciennement, à la manière antique.

ANTIQUER v. a. ou tr. (an-ti-ké — rad. *antique*). Techn. Exécuter à la manière antique. Ne se dit qu'en reliure, des volumes dont on enjolive les tranches de figures de diverses couleurs.

ANTIQUITÉ s. f. (an-ti-ki-té — lat. *antiquitas*, formé de *antiquus*, ancien). Ancienneté très-reculée : L'ANTIQUITÉ *d'une race, d'un peuple. L'*ANTIQUITÉ *d'un monument. L'*ANTIQUITÉ *d'une tradition. Cette maison est illustre par sa noblesse et son* ANTIQUITÉ. (Acad.) *C'est l'*ANTIQUITÉ *de la religion qui lui donne tant d'autorité.* (Boss.) *La guerre a pour elle l'*ANTIQUITÉ : *elle a été de tous les siècles.* (La Bruy.) *Je ne sais quels lettrés de nos climats se sont effrayés de l'*ANTIQUITÉ *de la nation chinoise.* (Volt.) *J'aime surtout les poëtes qui me transportent dans la plus haute* ANTIQUITÉ. (J. de Maistre.) *Dans le corps de l'ouvrage, dans la description des mœurs, des usages, des lieux, du caractère des personnages, tout sent l'*ANTIQUITÉ *qu'on lui attribue.* (Frayssinous.) *Le temps nous emporte avec une vélocité si vive, qu'il dote d'une espèce d'*ANTIQUITÉ *ce que l'homme a fait ou écrit, il y a quelques années à peine.* (Lermin.)

De nos arts, de nos lois l'auguste *antiquité*.
VOLTAIRE.

L'*antiquité* des temps ressemble, en ses effets,
Au disque de cristal qui grossit les objets.
HOFFMANN.

— Dans le sens moral : *L'*ANTIQUITÉ *d'un mal n'en nécessite point l'éternité.* (Bignon.) *Bossuet était fort de l'autorité de son aînesse dans l'épiscopat, de son* ANTIQUITÉ *dans la foi.* (Lamart.)

— Collectivem. Les temps antiques, et, par ext., Les peuples qui ont vécu dans ces temps : *Les sages de l'*ANTIQUITÉ. *L'*ANTIQUITÉ *grecque. L'*ANTIQUITÉ *latine. L'*ANTIQUITÉ *païenne. L'*ANTIQUITÉ *classique. Vous ne verrez rien de pareil dans toute l'*ANTIQUITÉ. (Acad.) *C'est de l'*ANTIQUITÉ *qu'il nous faut apprendre la religion véritable.* (Boss.) *Cet ouvrage est un reste précieux de l'*ANTIQUITÉ. (La Bruy.) *Qu'y a-t-il,*